

UNE ÉTOILE S'EST ÉTEINTE À SIMING SHAN

Le maître Wang Bo tel que je l'ai connu



Lorsque j'évoque les souvenirs de mes années d'apprentissage auprès du maître Wang Bo, ce sont les premiers jours passés à ses côtés qui me reviennent avec le plus de force. Comme le dit la chanson, il s'agit « d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître... » C'était avant que le vieux Shanghai ne soit réduit à quelques îlots destinés aux touristes et que taiji quan et qigong ne deviennent des produits de consommation courante. Nous étions en 1991 et je découvrais alors l'inconfort des nuits passées à même le parquet, dans la pièce où le maître vivait avec sa famille...

La chute de Lüliang

Chaque matin, j'étais tiré du sommeil par des bruits divers et variés _ concert de frictions et tapotements accompagné de déglutitions, éructations, gargouillis et autres manifestations difficilement identifiables _ provenant de la couche de mon mentor. Celui-ci s'adonnait au rituel d'automassages qui venait conclure sa méditation quotidienne. Jambes croisées, chaque pied reposant sur la cuisse opposée, mains dans le giron, doigts entrelacés avec les pouces formant une petite voûte, il avait veillé silencieusement sur notre dernière heure de sommeil... Pendant qu'il s'activait, je reprenais lentement conscience, laissant mon regard glisser sur la surface des choses. Les murs bleu pâle par endroits écaillés de blanc, les meubles en formica où pendouillaient des rangées de pinceaux, les calligraphies collées sur les vitres, les cadres photos racontant leurs histoires sépia, les bouteilles thermos aux décors fleuris alignées contre le mur et au milieu de celui-ci la peinture *shanshui* représentant une montagne embrumée comme coupée en deux par une cascade... J'aimais y voir la chute de Lüliang dont le sage Zhuangzi parle dans son classique. Maître Kong, notre Confucius, qui visitait le site de cette cataracte, au bas de laquelle, paraît-il, ni la

tortue géante ni le caïman ne pouvaient s'ébattre, n'en crut pas ses yeux lorsqu'il aperçut un homme au milieu des remous. Le nageur intrépide, qui se révéla être un vieillard, rejoignit la berge et y grimpa en chantonnant tranquillement. Aux questions que le sage lui posa sur son art, son *Dao*, le mystérieux personnage répondit qu'il n'avait pas de méthode et qu'il obéissait simplement aux mouvements de l'eau, sans volonté propre. « *J'ai commencé par accoutumance, disait-il, puis c'est devenu une habitude et enfin mon destin* ». C'était l'histoire même du maître Wang Bo comme de tous les authentiques adeptes des arts martiaux. Et il faut dire que ceux-là sont rares de nos jours malgré les cohortes de professeurs soi-disant diplômés et de maîtres d'opérette au pedigree long comme le bras.



En 1991, à son domicile



Tourner le bagua et jouer le taiji

De chaque côté de la peinture pendait un calicot orné de caractères calligraphiés. Celui de droite proclamait : *L'habileté de la boxe est comparable à une aiguille d'acier dissimulée dans la ouate.* Celui de gauche : *L'art du maître atteint la perfection..* Eh oui, ce dernier ne jouait pas la comédie pénible des faux modestes. Il était bon, très bon dans son domaine et il le savait. Cela dit son accomplissement martial n'était alors connu que d'un tout petit cercle de disciples et d'admirateurs ainsi que de quelques habitués du parc du Peuple, théâtre de ses pratiques matinales. Il s'en était octroyé une parcelle décrétant que cet espace serait le sien et que tout envahisseur devrait en être chassé, au besoin manu militari. Il faut dire qu'il n'était pas le seul à agir de la sorte d'autres adeptes chevronnés ayant privatisé qui un arbre qui un carré de gazon desséché. Les plus persévérants marquaient leur territoire à force de repasser aux mêmes endroits ou de frapper le même tronc, en creusant des sillons ou arrachant l'écorce. Le maître aussi avait laissé son empreinte sur son arbre inlassablement martelé avec les tranches des mains selon la recette secrète des « paumes yin-yang ». La plupart des usagers du parc venaient sur leurs vélos qui s'entassaient devant les grilles. Pour nous c'était plus simple puisqu'il nous suffisait de quelques minutes pour nous extraire du labyrinthe de ruelles où se trouvait notre repère. Le voisinage se réveillait déjà entre ceux tout à leurs ablutions matinales, parfois au jet d'eau, et les flemmards qui, depuis leurs lits tirés sur le pas de la porte pour profiter de la très relative fraîcheur, regardaient passer avec curiosité cette équipe revêtue de vestes à brandebourgs aux manches un peu plus longues que de coutume (un point sur lequel le maître insistait) comptant en son sein un occidental ahuri. Pour tout dire, on se dépêchait un peu car l'immeuble du maître étant dépourvu de commodités, il nous tardait de soulager nos intestins dans les toilettes publiques (et collectives!) du parc, une rigole nauséabonde où, aux heures d'affluence, l'on se tenait au coude à coude ce qui n'empêchait pas certains d'y lire leur journal... Après ce détour obligé, nous étions fin prêts pour l'entraînement que le maître entamait pendant que je répétais mon b.a.-ba, « brosse le genou » suivi de « repousser le singe », en allers-retours, sans s'arrêter. Même si je pouvais à chaque fois me flatter d'attirer quelques badauds, le spectacle que donnait le maître était bien plus intéressant : Et va s'y que je te balance les jambes dans tous les sens, que je te monte le pied au dessus de la tête, que je te frappe le torse, les épaules, le crâne et même l'entrejambe, que je tourne le *bagua zhang*, joue du taiji quan ou fait virevolter une épée avant de pousser les mains avec un disciple qui, immanquablement, finira par mordre la poussière... Lorsque ma veste de coton était tellement trempée qu'elle finissait en tire-bouchon sur mon épaule (le maître quant à lui n'aimait pas exhiber son physique en public, j'y reviendrai), nous reprenions le chemin de la maison après avoir acheté des beignets *youtiao* dans l'échoppe du coin. En fin de journée, maître Wang reprenait chez lui, à huis clos, sa pratique essentielle, son trésor, la forme ancienne de Quanyou qu'il détenait du Mandchou Chang Yunjie. Il avait cessé de dérouler cet enchaînement dans le parc depuis qu'un mauvais plaisant l'avait filmé à son insu. Myope comme une taupe et ayant pris l'habitude d'ôter ses binocles pour pratiquer, le maître n'avait rien vu...



Bagua zhang dans le parc du Peuple, 1994

Un triptyque martial

Et pourtant le maître Wang Bo pouvait se montrer suspicieux. Il vous considérait alors de ses yeux pénétrants qu'agrandissaient ses lunettes en culs de bouteilles. Son extrême maigreur contrastait avec l'énergie dégagée par son visage émacié et la dureté de son regard. Une dureté engendrée par les vicissitudes de sa vie... Né en 1933¹ sur une jonque appartenant à un couple de bateliers, il connut dès la prime enfance la guerre et les routes de l'exil en compagnie de son premier maître, le bonze Huiliang, ermite de Siming shan, ce pays du Mont des Quatre clartés dont sa famille était originaire. À l'adolescence, une nouvelle fois jeté sur les routes, il fraya, avec des hommes de sac et de corde dirigés par un certain Zhang dit « Roi singe », cela jusqu'à qu'au terme d'une impitoyable guerre civile qui rejeta les nationalistes de Tchang Kaï-chek² de l'autre côté de la mer de Chine. Lorsque le pays fut enfin réuni sous le drapeau rouge de la révolution maoïste, le jeune Wang venait juste d'avoir seize ans... Arrivé à Shanghai, ses origines plébéiennes et quelques services rendus à la cause lui permirent d'intégrer les forces de la sécurité publique dont il gravit rapidement les échelons non sans payer un lourd tribut aux épreuves et privations endurées au cours de ces années troublées. De son aveu, c'est au mitan des années 1950 que, gravement malade, il « abandonna Shaolin pour Wudang », se découvrant une passion pour l'art dont il allait devenir un éminent spécialiste. Nommé inspecteur de police en 1956, il profita de son statut pour rencontrer la plupart des sommités du taiji quan, depuis Tian Zhaolin, figure de proue du style Yang à Shanghai, jusqu'à Chen Fake, l'homme fort du taiji quan originel qui transmettait le style Chen à Pékin. De tous les enseignements qu'il reçut, celui qui le marqua le plus profondément et auquel il choisit de consacrer le restant de sa vie fut celui de Chang Yunjie, l'énigmatique aristocrate mandchou détenteur de la forme ancienne de Quanyou (Quanyou laojia). La révolution culturelle emporta ce dernier en 1970 et, comme nombre de ses compatriotes, Wang Bo fut lui aussi victime des gardes rouges, moins en raison de ses passions martiales que pour son appartenance à la hiérarchie³. Plus chanceux que d'autres, il réchappa vivant de la geôle où ses subordonnés l'avaient enfermé. Réhabilité après la chute de la bande des Quatre⁴, il poursuivit sa carrière en se spécialisant dans le domaine juridique. Bénéficiant d'un chauffeur, il se découvrit le mal des transports souffrant fréquemment de vertiges. Il régla le problème en renouant avec la pratique du *bagua zhang* dont il fit un complément de son taiji quan, le troisième élément de son triptyque martial étant constitué par la boxe de Siming shan transmise par le bonze Huiliang.



Le jeune Wang Bo de retour au pays de ses ancêtres en 1954

- 1 Précisément le 14 septembre 1933 (année du coq). Conformément à l'habitude asiatique, il situait sa naissance un an auparavant.
- 2 Lui-même originaire de Siming shan.
- 3 Rappelons ici que le mouvement de la révolution culturelle visa en premier lieu les cadres du régime communiste.
- 4 Jiang Qing, dernière épouse de Mao, et ses trois acolytes.

La mue du serpent

Dix juillet 1991, à Shanghai. C'est la première fois que je rencontre le maître Wang Bo. Pour celui-ci, l'arrivée de son visiteur français n'est pas anodine. Outre le fait d'être le premier occidental dont il fait la connaissance, en plus de mon gros pif et de mon chic parisien, je peux me targuer d'avoir reçu l'enseignement direct du grand maître Yang Zhenduo à Taiyuan et suivi les stages du non moins célèbre Wang Xi'an à Paris. Sans compter plusieurs titres de champion de France de kung-fu technique obtenus au cours des années 1980. Diantre ! Bref, après ma minable démonstration, c'est au tour du maître des lieux de se poster là même où j'avais terminé mes gesticulations, à mi distance entre la table et un crachoir qui semblait attendre que j'y enfiler le pied... Mon hôte révèle alors l'enchaînement de la forme ancienne de Quanyou, la plus étrange des formes de taiji quan qu'il m'ait été donné de voir, ponctuée de sifflements et exclamations diverses. Se tortillant comme un contorsionniste, progressant comme un serpent en train de muer, il en arrive à s'aplatir complètement sur le sol, nez contre le parquet... La flexibilité légendaire de Yang Luchan me revient en mémoire. Chen Weiming ne rapportait-il pas que l'ancêtre de la famille Yang pouvait ramasser entre ses dents une sapèque posée sur le sol? La prestation de Wang Bo se termine par un saut spectaculaire que l'on ne retrouve pas dans les autres styles, un double coup de pied volant, les orteils du pied droit pointant vigoureusement vers avant que le talon gauche ne frappe dans la même direction. Le moins que l'on puisse dire est que sa pratique n'est guère orthodoxe... Revenu à son point de départ et sorti de sa transe, comme s'il avait lu dans mes pensées, il me déclare tout de go : « *Il faut d'abord suivre les règles puis s'en libérer...* ». Je reste dubitatif. Certes, malgré son aspect malingre et un âge qui doit tourner autour de la soixantaine, mon interlocuteur est capable d'exploits physiques difficilement imaginables pour les experts de taiji quan que j'ai connus jusqu'alors mais cette pratique ne saurait se réduire à des effets purement gymniques. C'est un art martial, du moins en théorie...



La posture du serpent qui rampe, Paris, 1993

Une énergie stupéfiante

Je lui demande alors comment il utilise l'énergie. « *L'énergie prend sa source dans la lenteur et le relâchement*, me répond-il, *il faut la raffiner jusqu'à l'extrême souplesse mais cela dans le but de parvenir à la dureté élastique qui ne se brise pas. Je vais vous montrer. Levez-vous s'il vous plaît et veuillez placer votre bras contre le mien* ». Au moment où mon avant-bras droit entre en contact avec le sien, je me sens aspiré par une poigne à vous broyer les os. Stupéfait, je regarde sa petite main de calligraphe enfermer mon poignet dans un véritable étau. Pendant ce temps, il s'amuse à m'entraîner autour de la pièce tout en exerçant une pression sur mon coude, un peu comme si on y appuyait la tranche d'une règle en fer. Plutôt que de me laisser dans une position inconfortable, il

me fait à nouveau virevolter. J'en profite pour tenter d'interposer mon autre bras qu'il saisit prestement l'amenant sur son épaule suggérant sa manœuvre suivante _ un basculement sur son dos qui m'enverrait valdinguer à l'autre bout de la pièce en me brisant le coude _ cela de façon suffisamment convaincante pour que je demande grâce. En lui saisissant les poignets ou en lui tordant le bras dans le dos de toutes les façons possibles (même lorsqu'il est allongé sur le ventre!), je ne fais pas mieux... A chaque fois, il se dégage avec facilité de mes saisies comme si mes mains étaient enduites de savon. Il a la souplesse d'une anguille et lorsqu'il frappe de ses poings osseux, stoppant ses gestes à un millimètre de mon nez, ses yeux dégagent une férocité qui me pétrifie. Alors que ses prouesses se succèdent, mon esprit passe en revue toutes les rencontres et expériences qui ont précédé. Ma mémoire a enregistré la poigne de celui-ci, la puissance de poussée de celui-là et à chaque fois je dois admettre que j'avais ressenti une force physique et non, comme c'était le cas en ces instants, une énergie improbable qui justifierait bien le qualificatif « d'interne ». D'autres auront pu se confronter à cette énigme sur pattes tel l'expert de karaté Kamohara qui exprima ses doutes lors d'un stage organisé par Kenji Tokitsu. A plusieurs reprises, le redoutable karatéka saisit sans complaisance ses poignets graciles. Et à chaque tentative, le sexagénaire maigrichon se libéra sans effort...



Avec les experts de karaté (Kamohara senseï se tient debout à droite)

Cinquante kilos tout habillé

Plus haut, je signalais que le maître Wang Bo n'aimait pas montrer son physique. Au cours des dix années que je partageai avec lui, à chaque fois que dans l'intimité du foyer nous prenions nos aises en raison de la canicule ou pour aller au bain, je m'étonnais toujours de le voir à ce point dépourvu de muscles. En caleçon, il avait l'air d'un pauvre hère sortant tout juste d'une longue détention en camp de travail ! A vrai dire, il semblait un peu complexé tant par les nombreuses lésions dues au psoriasis, séquelles de son emprisonnement qu'il portait sur le torse et les bras, que par sa maigreur. D'ailleurs, il faut savoir que lors des stages qu'il donnait en Europe, il avait l'habitude de porter plusieurs vestes pour paraître plus imposant... Et il en imposait pourtant malgré ses cinquante kilos tout habillé. Ses premiers élèves français et espagnols furent épatés par ce vétéran qui pratiquait avec eux d'interminables séries de lever de jambes et autres exercices pénibles auxquels la plupart des maîtres officiels rechignent de s'adonner. Il faut dire que le maître Wang Bo n'avait guère d'estime pour la plupart de ses confrères, et ce malgré la reconnaissance dont ces derniers jouissaient. Il pensait que tout était inversé et que le public, uniquement sensible aux apparences, si ce n'est à des discours trompeurs, n'était pas capable d'apprécier le véritable *gongfu*, cette habileté

qui résulte d'un entraînement acharné. Après quelque temps passé en France, il s'étonna que son enseignement n'attirait pas plus d'élèves, je lui conseillai alors, en rigolant, de se laisser pousser la barbe lui expliquant qu'il correspondrait mieux ainsi à l'image idéalisée du vieux maître chinois. Comme il avait l'esprit pratique, il se conforma à ma suggestion... Il y eut ainsi deux maîtres Wang Bo, le vrai qui n'était pas perçu à sa juste valeur et le personnage public. Si ce dernier exprimait délicatesse (le peintre calligraphe) et sérénité (le sage), il en allait tout autrement dans la réalité. Le maître Wang Bo, c'était une centrale atomique ambulante, un tsunami vivant. Après son passage, plus rien n'était en place. Il suffisait de l'inviter chez vous pendant quelques jours pour qu'il réorganise entièrement votre maison (selon le *fengshui* mais aussi d'autres critères parfois bizarres qui lui étaient propres) et remette complètement en question votre façon de vivre. Cela, précisons-le, seulement s'il vous aimait bien... Pour le quidam, c'était tout sourire, mais pour les proches (*ziji ren*) c'était, de sa voix haut perchée, un bombardement de conseils et de critiques vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Son disciple bien aimé Ye Jiaying en faisait régulièrement les frais et pour ma part je fus, selon certains témoins de notre relation, le deuxième sur la liste...



Un autre visage

Loin des images d'Épinal, le maître Wang Bo était un nerveux contenu qu'il ne fallait pas trop titiller. Je n'ose imaginer ce que cela aurait donné si on l'avait privé de ses doses quotidiennes de méditation, taiji quan et calligraphie... A peine arrivé en France, il ne comprenait pas que ses nombreux visiteurs ne se conforment pas aux us et coutumes chinoises, consistant, par exemple, à arriver chez vous avec un filet débordants de fruits... Volontiers vindicatif et pinailleur, il pouvait toutefois se montrer particulièrement généreux et agréable. Il témoignait en outre d'un humour subtil, assez inhabituel parmi les Chinois. Un de ses jeux consistait à donner des sobriquets à ceux qui l'entouraient ce qui par ailleurs lui simplifiait la vie dans la mesure où il avait les plus grandes

difficultés à prononcer et retenir les noms occidentaux. Ainsi un tel était Coureur de jupons et tel autre Vieux radin alors que les plus chanceux héritaient de surnoms tirés du monde interlope des « rivières et lacs » (*jianghu*) comme Petite Oie volante ou encore Tigre-nain. Il aimait aussi s'amuser aux dépens des gens qu'il croisait. Combien de fois n'a-t-il pas inventé une histoire sur son compte que je découvrais en même temps que son auditoire : j'étais son fils perdu qu'il venait de ramener de l'étranger ou un Ouïghour venu lui rendre visite, m'inventant à chaque fois des cartes de visite qui suscitaient l'étonnement... Son hobby favori était de voyager, surtout dans le but d'épater ses amis chinois, et il collectionnait fièrement les visas à cet effet. Vivre à ses côtés pouvait être harassant car lorsqu'il avait une idée en tête, il n'avait de cesse avant qu'elle ne soit concrétisée. Ainsi, par exemple, pendant plusieurs heures il m'avait fait enregistrer des dizaines de phrases type en français qu'il réécoutait chaque jour en les répétant laborieusement. Il aimait bien le cinéma et, je me souviens qu'en 1998 en Chine, nous attendions avec excitation chaque nouvel épisode de la série télévisée *Récits du bord de l'eau* (*Shuihu zhuan*, réalisation de Zhang Shaolin). Curieusement, le genre qui l'intéressa le plus dans les productions occidentales (dont il ne comprenait pas un traître mot) était celui des films d'horreur, son œuvre culte étant *Amsterdamed* du néerlandais Dick Mass (1988) dont il emporta une copie en Chine.



Stretching en lisant le journal, chez moi à Champigny-sur-Marne

Le mouvement sans fin du taiji

Parlons enfin de ses talents de conteur. Il en avait des histoires à raconter ! Notamment sur le vieux Shanghai en ces temps agités où, de ses seuls poings nus, le vaillant Ma Yongzhen tint tête au Futou bang, le gang de la hache... Les héros qu'il préférait étaient Caoshangfei (Vole au-dessus des herbes) et Yanzifei (Hirondelle volante) deux monte-en-l'air que leur maîtrise du *qinggong*, le kung-fu de la légèreté, permettait d'atteindre des hauteurs inaccessibles au commun des mortels. D'autres anecdotes portaient sur les exploits de moines mystérieux inébranlables comme le roc, agiles comme le singe et qui possédaient, entre autres secrets, celui des points vitaux et des dards volants.

Son premier maître, Huiliang, appartenait à cette dernière catégorie. Il faut dire que les récits de Wang Bo sur son initiation martiale auprès de ce fantastique personnage ou encore sur son compagnonnage avec les Xiang Ma (littéralement « chevaux sonores »), bandits de grand chemin, me paraissent drôlement enjolivés, façon film de kung-fu. Et puis, vint le moment où nous nous rendîmes à Siming shan pour y être tranquilles, l'apprentissage de la forme ancienne dans le parc du Peuple par des étrangers _ madame Kurumi Sugita et moi-même _ devenant compliqué et source de récriminations dans la mesure où le maître avait jusqu'alors refusé toutes les sollicitations des familiers des lieux. Ainsi, dès 1991 dans ce coin préservé du Zhejiang où poussent d'incroyables forêts de bambous, je pus constater que Huiliang non seulement avait bel et bien existé mais que sa renommée de boxeur n'était pas usurpée⁵ comme nous le confirma oralement l'un de ses anciens adversaires, le moine guerrier Chan Hui qui, presque centenaire, vivait ses derniers jours dans une mesure perdue au milieu des champs où un cercueil, exposé dans une pièce attenante, l'attendait. Célébrité locale, le vieux bonze était connu pour avoir enfreint ses vœux monastiques en découvrant le massacre commis par trois soldats japonais, soudards qui ne rejoignirent jamais leur régiment... Avec Wang Bo, on avait l'impression d'entrer dans la légende des arts martiaux, légende qu'il finit lui-même par rejoindre... Avec son départ pour l'autre monde, c'est une page qui se tourne. Celle d'un monde complexe dans lequel blanc et noir prennent toutes les nuances et finissent par se confondre avant de se différencier à nouveau dans un cycle sans fin... Moinillon et membre du parti, bandit de grand chemin et policier, adepte de Shaolin et de Wudang, guerrier et lettré, maître autoritaire et professeur bienveillant, observateur perspicace et juge à l'emporte-pièce, Wang Bo aura été tout cela et plus encore. Pendant dix années nos destinées furent étroitement mêlées. Je contribuai à le faire connaître en lui ouvrant les portes de la France et de l'Espagne et lui m'ouvrit celle de la Quanyou laojia. Un art qu'il commença à étudier à l'époque de ma naissance et que je découvris à l'âge qui était le sien lorsqu'il rencontra Chang Yunjie... Je n'ai donc qu'une chose à dire : merci Shifu, merci infiniment pour tout ce que tu m'as apporté, repose en paix.

José Carmona (Wang Yao 汪遙)



www.shenjiying.com

5 Que sa pratique martiale fut ou non la transmission de la « boxe de l'école interne » (*neijia quan*) exposée dans les écrits de Huang Zongxi et Huang Baijia est une autre question. Mes propres recherches n'ont finalement pas confirmé ce lien. Selon moi, il conviendrait plutôt de rechercher les sources de la boxe du maître Huiliang dans la province dont celui-ci était originaire, le Hunan.